

CHAPITRE XXXIII

LES TRIBUS DE LA TERRE AUX HERBES

Les Ouahouma. — Juste l'opposé des nains. — Leurs descendants. — Les tribus étroitement apparentées au vrai type nègre. — Les tribus du bassin nilotique. — Les Pasteurs. — Les traditions de l'Ounyor. — L'expérience que j'ai faite des Ouahouma à Kavalli. — La vue qu'on a de Kavalli. — Les chefs Kavalli, Katto et Gavira me content leurs peines. — Les souvenirs du vieux Rougoudji. — Les pâturages entre la forêt et le lac Albert. — Le bétail autour de Kavalli. — Lait qu'il fournit. — Trois jugements que je porte sur des différends en matière de bétail. — Devoirs domestiques des femmes. — Costume des Ouahouma. — Les tribus de la Terre aux Herbes ont gardé maintes coutumes des Éthiopiens et des anciens Égyptiens. — Usages, habitudes et religion de ces tribus. — Mort du malheureux Gaddo, soupçonné d'avoir conspiré contre son chef Kavalli. — Alimentation des Ouahouma. — Le climat de la Terre aux Herbes.

Après les Pygmées, les Ouahouma sont la plus intéressante des populations de l'Afrique centrale. Des apprentis philologues les classent, les uns et les autres, sous le nom générique de Bantou, et tout voyageur qui a l'ambition de passer pour savant concourt par son témoignage et son influence à perpétuer une expression qui n'est rien moins que scientifique : Bantou, un terme de l'Afrique intérieure, signifie « les Hommes ». Ainsi, des gens sérieux vous demandent, au nom de la science, de reconnaître solennellement que les Ouatoua sont des hommes, les Ouahouma aussi.

Contrepartie des pygmées sylvains et rabougris, les Ouahouma sont de haute stature, bien formés, avec des traits presque européens, pasteurs de père en fils. L'habitude est une seconde nature : ôtez les uns et les autres à leur milieu héréditaire, et ils ne font plus que languir et mourir. Enlevez les nains du perpétuel crépuscule de leurs retraites forestières, privez-les de leurs bananes et plantains, transplantez-les en

des espaces ouverts au jour et à tous les vents, donnez-leur du lait, du bœuf et de la farine autant qu'ils en pourront manger, et bientôt vous les verrez grelotter de froid, refuser toute nourriture, dépérir et s'éteindre. Par contre, exilez les Ouahouma dans les bois, fournissez-leur la nourriture végétale la plus délicate et la plus abondante, ils s'étioleront, leur teint d'un beau brun foncé tournera au gris cendré; ils perdront leur fière tournure, prendront un aspect misérable et succomberont à l'ennui et au désespoir. Et l'on nous donne ces deux types extrêmes pour des Bantou, des « hommes », mot qui date de la création. Les Esquimaux, les Peaux-Rouges, les Anglais, les Irlandais, les Allemands, les Français et Espagnols de l'Amérique du Nord, autant de Bantou. Des expressions aussi peu rationnelles n'encouragent guère à l'étude des diverses variétés de notre espèce.

Les Ouahouma sont les vrais descendants des tribus ou communautés sémitiques qui, de l'Asie, émigrèrent à travers la mer Rouge, se fixèrent sur la côte de l'Afrique orientale et sur les plateaux de l'Abyssinie, l'ancienne Éthiopie. De ce grand centre est sorti plus que du tiers des populations africaines de l'intérieur. En avançant vers le sud, elles firent la conquête des tribus nègres; et dans le mélange qui s'ensuivit, le sang sémite s'entacha de sang nègre. Les métis, se mariant à nouveau dans la race primitive, se dégradèrent davantage quant à la forme et aux traits; presque toute trace de l'origine asiatique se perdit dans la succession des âges. Qu'un explorateur retienne ce fait et parte du cap de Bonne-Espérance; en cheminant vers le nord, il fera aisément le départ des tribus moins mélangées et de celles qui ont gardé assez du véritable type pour qu'on retrouve leur filiation négroïde. De toutes, la chevelure laineuse se roule en côques; mais elle a ses degrés, depuis celle qui est à peine moins rude que le crin jusqu'à celle qui égale presque en finesse la bourre de soie. Ne nous arrêtons pas à ce seul caractère. Une étude nous importe et nous intéresse davantage : l'étude des figures caucasiennes sous une toison crépue. Parmi les Cafres, Zoulous, Matabélé, Bassouto, Betchouana de l'Afrique australe, dans ces types magnifiques qu'on a si maladroitement confondus avec les nègres, prenez un échantillon moyen; placez-le près d'un individu de l'Afrique occidentale, Gabonais ou Congéen, puis entre les deux mettez

un Hindou. Vous constaterez immédiatement que les traits du Cafre combinent subtilement les traits de l'Hindou et ceux de l'Africain occidental. Mais si au lieu du Cafre vous prenez un Mhouma d'âge mûr, l'affinité avec l'Hindou se manifestera plus évidente encore. En marchant du Zambèze vers l'aigue-verse du Congo et du Loangoué, nous reconnaissons l'amalgame des types de la Cafrerie et de l'Afrique occidentale, supérieurs à ceux-ci, inférieurs à ceux-là. Le type cafre est très répandu; vers l'ouest, il comprend les Babissa, Baroua, Balounda et les habitants de tout le bassin congéen, et, vers l'est, les Ouatchounga, Ouafipa, Ouakaouendi, Ouakonongo, Ouanyamouezi, et Ouassoukouma. Par-ci par-là, nous constatons que tel ou tel groupe ressemble aux plus beaux Zoulous, et, vers la région orientale, nous retrouvons le facies négroïde chez les Ouāïaou, Ouassagara, Ouanguindo et les Zanzibari. Et si de la côte orientale nous nous dirigeons vers les plateaux du Tanganyka, et avançons au nord jusqu'à Oudjidji, nous voyons la taille se majorer et le visage s'ennoblir. De l'Oudjidji nous entrons dans l'Ouroundi : nouvelle amélioration. Faisant une pointe dans l'Ouhha, nous rencontrons les frères jumeaux des Zoulous, individus superbes et belliqueux, têtes et visages caucasiens, mais sous une forte couche de noir. Un peu plus à l'est, parmi les anciens Oukalaganza, les Oussoumboua d'aujourd'hui, mélange de nègre pur et de type cafre, voyez ce berger de haute taille, d'agréable physiologie, avec des traits européens, mais de teint très foncé, auquel nous demandons : « Qui es-tu? — Un Mtoussi, répond-il, de la tribu des Ouatooussi. — Y a-t-il donc un pays appelé Outoussi? — Non pas, mais nos pères venaient du septentrion. » En marchant toujours au nord, nous longeons l'épine dorsale du haut pays des bergers, et arrivons au bassin nilotique. Tous les cours d'eau se dirigent vers un grand lac, à l'est celui du Nyanza-Victoria, à l'ouest celui du Nyanza-Albert-Édouard. Le haut pays comprend le Rouanda, le Karagoué, le Mpororo, l'Ankori, l'Ihanguiro, l'Ouhaiya, et l'Oussongora, qu'occupent des tribus pastorales; mais tous les habitants ne possèdent pas de troupeaux, quelques-uns s'adonnent à l'agriculture. Après avoir voyagé en long et en large, nous constatons que tous les bergers ressemblent au beau Mtoussi par nous rencontré dans l'Oussoumboué et qui nous avait vague-

ment indiqué le nord comme son point d'origine; tous les agriculteurs, au contraire, ont les traits négroïdes autant qu'aucun Africain lippu de la côte occidentale. En pratiquant les pasteurs, nous remarquons bientôt qu'ils ont pour l'homme qui cultive la terre le mépris d'un comptable de la Cité de Londres pour un garçon de charrue. Nous continuons vers le nord pour nous heurter bientôt à une immense chaîne neigeuse, barrière infranchissable. Prenons à gauche; partout nous retrouvons les frères du Mtoussi, jusqu'aux montagnes aux forêts épaisses et impénétrables, impropres à l'élevage du bétail.

Puis le type caucasique disparaît tout d'un coup. Les traits négroïdes, le teint noir, le teint cuivré, le nez plat, le prognathisme, autant d'indications que là s'arrêta brusquement la race supérieure. Nous retournons sur nos pas, montons au haut pays, rangeant la chaîne neigeuse à l'est, et entrons dans un vaste pacage dénommé Toro, Ouhaiyana et Ounyororo. Nous revoyons ce qui nous avait frappé déjà plus au sud : de beaux pasteurs s'occupant de leurs troupeaux et des négroïdes au nez épaté et à la peau très noire s'attaquant au sol avec leurs bêches. Et après avoir contourné l'énorme rampe à son extrémité nord, nous traversons à l'ouest la vallée plate et herbue de la basse Semliki, pour aboutir à un haut pays tout en pâturages, parallèle à l'Ounyororo, dont il est séparé par l'Albert-Nyanza; dans cette région vivent côte à côte, mais tout à fait distincts, les cultivateurs et les pasteurs. Depuis Oussoumboué ces derniers ont changé de nom, ne s'appellent plus Ouatooussi, mais Ouanyambou, Ouahouma, Ouāïma, Ouavitou et Ouatchouézi. En somme, ces dénominations leur viennent des agriculteurs; mais qu'ils habitent l'Ankori, ou parmi les Balegga et Bavira, ou demeurent avec les Ouaganda ou dans l'Ounyororo, ils s'appellent entre eux Ouatooussi, Ouahouma ou Ouatchouézi. Ils forment la classe dominante dans le Karagoué, l'Ankori, l'Oussongora. Leurs descendants règnent dans l'Ihanguiro, l'Ouhaiya, l'Ouganda et l'Ounyororo, pays dont les habitants, plus ou moins adonnés à l'agriculture, sont mélangés de Zoulous et d'Ouest-Africains. Nous comprenons la puissance et la prospérité de tribus comme celles des Ouaganda, Ouassoga et Ouakouri, en regardant le Victoria-Nyanza, mer intérieure qui arrêta les conquérants. Les émigrants filaient par l'est ou par l'ouest.

passaient outre, et, sur le chemin du sud, égrenaient quelques-uns des leurs; l'agriculture les absorbait en effaçant leurs traits caractéristiques.

Et puisque les traditions de l'Ounyoré rapportent que les Ouatchouézi vinrent de la rive orientale du Nil Victoria, nous allons traverser le fleuve. Entre l'Abyssinie et nous, ni lac ni montagne, aucun accident de terrain n'arrête la migration vers le sud des multitudes barbares. Sol pauvre, climat sec. Les pacages ne donnent qu'une maigre nourriture aux bestiaux qu'y élèvent les tribus de pasteurs. Les peuplades autochtones, telles que le bassin congéen du littoral est-africain en donnait des échantillons, ont été dispersées par les vagues des migrations, entraînées au sud, et balayées par la race supérieure des Indo-Africains¹. Le vaste plateau qui s'étend du Nil Victoria au golfe d'Aden ne fournit plus que des types fixés depuis longtemps, types que nous pouvons appeler galla, abyssin, éthiopique ou indo-africain.

Cette trop rapide esquisse préparera le lecteur à une connaissance plus approfondie des Ouahouma, les vrais descendants de ces Éthiopiens qui, pendant cinq mille ans, se sont répandus, en quête de pâturages, sur le continent africain, à l'est et à l'ouest du Victoria-Nyanza; ce que faisant, ils ont, depuis le golfe d'Aden jusqu'au cap de Bonne-Espérance, formé des tribus et des nations, en progrès notable sur les vieilles races de l'Afrique primitive.

Voici, sur la façon de vivre des Ouahouma, quelques détails recueillis pendant mon séjour chez la tribu qui reconnaissait Kavalli pour chef :

A l'ouest de sa principale station, la vue s'étend sur une aire

1. Quand on parle des races de couleur dans l'Afrique intérieure, il faut se rappeler qu'elles se sont développées en cinq types distincts : Pygmées, Nègres, Semi-Éthiopiens, Ethiopiens, Berbères ou Maures. En s'alliant les uns avec les autres, ils ont produit des types mixtes. Ainsi les Pygmées procréent avec les Nègres des tribus dont les mâles adultes ont une taille moyenne de 1 m. 58, — des Nègres se mélangent avec les Arabes Omani, sur le littoral est-africain, — des Ethiopiens avec des Arabes, sur le littoral encore, dans le voisinage de Djoub, — des Berbères avec des Nègres dans le Darfour et le Kordofan, chez les pasteurs du haut Nil et à l'est de Sierra Leone.

Je voudrais bien montrer par une carte les effets produits par cinquante siècles de migrations d'Asie en Afrique. Il suffirait d'un coup d'œil pour s'en rendre compte; mais cette carte, le temps me manque pour l'établir.

de 1 600 kilomètres carrés. Très peuplé en certains endroits, l'immense espace ne montre de l'homme que peu de chose, sauf sur le premier plan. Au milieu des éperons montagneux et des larges plis de terrain, que peuvent être les chaumines jaunâtres qui indiquent les cultures des Bavira? Pendant les premiers jours de notre résidence, nous nous délections à regarder cette prairie continue et sans limite, ces renflements, ces collines isolées, cette haute montagne, ces molles vallées, ces niveaux prolongés. N'étant plus en peine de vivres, satisfaits du régime alimentaire que fournissait le Pays aux Herbes, c'était pour nous un charmant spectacle que celui des innombrables tigelles s'inclinant en larges vagues sous les bouffées des aures du Nyanza; après cette longue vie dans la forêt, nous ne nous lassions pas de contempler cette pelouse à travers laquelle, comme des ruisseaux serpentant en mouvements rapides, couraient les nuances d'un vert plus clair.

La zéribé où Kavalli loge son bétail grand et petit marque le centre d'une pente gazonnée. Le broutage constant par les troupeaux du propriétaire et des voisins tient l'herbe courte et fait les promenades faciles. A une fléchée on compte encore les poussins autour de la poule. De distance en distance s'élèvent des termitières hautes de 1 à 4 mètres, autant de postes d'observation d'où les pasteurs inspectent leurs bovins, ovins et caprins. Les anciens s'y juchent à proximité des kraals, et jabetent sur la politique du jour. C'est là que, nombre de fois, dans mes paisibles entretiens avec Kavalli et ses conseillers, j'obtins des renseignements sur les tribus et villages avoisinants. Une soixantaine de districts s'étalaient devant nous; nul endroit ne se prêtait mieux aux conversations et histoires.

A l'ouest lointain, le Pisgah, dominant une centaine de lieues de l'obscur forêt, se profilait sur le vermillon du couchant. Cette masse sombre, trônant en sa majesté solitaire, attirait les regards à chaque pause de la causerie. Du Pisgah, ici le bout du monde, et après lequel on entrait dans la nuit et la région des chimères, Kavalli dirigeait notre attention sur les combes qu'habitent les Kimberri, à une journée de marche N.-N.-O. du Kouka, dont le pic aigu se dresse en arrière, sur le massif carré du Douki, et sur les basses plaines des Balongoué aux nombreux trou-

peaux : nul sujet n'intéressait Kavalli plus que le bétail. Au S.-O. s'élève une chaîne gazonnée, le pays de Mazamboni ; elle se continue jusqu'au bassin du lac Albert, plaines, vallées et terrasses riveraines. De ces montagnes, la partie occidentale obéit à Mazamboni, la partie orientale à Komoubi. Les terres basses qui, à partir des pentes, s'étendent jusque chez Kavalli et s'appellent l'Ouzanza, sont occupées par les Bavira agriculteurs, originaires d'au delà le Douki dans le voisinage du pic Kouka. Entre Kavalli et Kimberri, une large tranche de la plaine appartient au belliqueux Moussiri et à son peuple.

Après avoir montré le pays, Kavalli nous ouvre son cœur. Il a Katonga pour ennemi, et Kadongo en veut à sa vie, Kadongo, l'allié de Kabba Réga. Il y a quelques années, Kavalli possédait un village près du Nyanza, où habitaient ses pêcheurs. Kadongo en eut envie, et avec Katonga et quelques pillards de l'Ounyoro il brûla les cases une belle nuit, tua plusieurs hommes et enleva les bestiaux. Kavalli se réfugia à Mélingoué, puis revint chez les Bavira ; en ramassant bribe à bribe, et faisant quelques bonnes affaires, il avait fini par s'approprier 80 têtes de bétail. Mais on l'avait prévenu que Kadongo ne tarderait pas à lui courir sus.

Kavalli n'eut pas plus tôt cessé de raconter les torts des autres envers lui que Katto et Kalengé — l'un frère et l'autre cousin de Mazamboni — se mirent à énumérer leurs griefs contre Moussiri, le cruel Moussiri qui leur avait tué un frère, une sœur et plusieurs proches. Ces récits, accompagnés de nombreux détails et de gestes pittoresques, mettaient en relief l'odieuse conduite de l'adversaire.

Gavira, à son tour, de raconter comment les Balegga de Moutoundou et de Moussiri l'avaient maltraité. Les rares troupeaux qui avaient échappé aux razzias périodiques des Ouara-Soura, Moutoundou et Moussiri, les nocturnes brigands s'entendaient pour les diminuer encore : « Hier le Ouara-Soura, demain le Moussiri, après-demain le Moutoundou : il nous faut sans cesse courir aux collines, poursuivis par quelqu'un ! »

Ce charmant paysage et ces verdoyantes prairies, ce ciel sans nuages, ce repos, cette sérénité, ... en cette Arcadie il y avait donc des dissensions, des inimitiés, des guerres ?

La plupart des Ouahouma de l'ouest du lac Albert avaient fui la tyrannie et la rapacité de ces rois.

Ainsi, le vieux Rougoudji, le plus proche voisin de Kavalli, auquel nous restituâmes les 40 pièces de bétail que les gens de Mélingoué lui avaient volées, était venu de l'Ounyoro. Il se rappelle son bisaïeul, né vers 1760, auquel Tchouambi, père de Kamrassi, père de Kabba Réga, envoya demander du bétail, en 1829, quand lui, Rougoudji, n'avait que dix ans. « A cette époque, la Semliki coulait dans une vaste lagune, dite Katera, au S.-E. du lac, laquelle empêchait les Ouaganda d'attaquer les Balegga ; mais, la lagune s'étant comblée, Kamrassi — il n'avait jamais assez de vaches — me tomba dessus quand j'étais encore jeune homme ; je pris mes femmes et mes enfants, et vins me réfugier ici.

— Depuis, as-tu été tranquille, Rougoudji ?

— Vois ces cicatrices : autant de souvenirs que m'ont laissés les Balegga, et les Mélingoué, et Moussiri et les Ouara-Soura ! Les Bavira arrivèrent à leur tour du Kouka, et demandèrent la permission de vivre à côté de nos troupeaux, mais ils en font à leur tête, et un jour ou l'autre il y aura du désagrément. »

La pluie ravage les terrains qui s'étendent entre la forêt et le lac Albert. Les sommets des collines et des tertres sont à peu près de niveau, mais le terrain intermédiaire varie beaucoup ; des bords du plateau il descend à l'Itouri, qui le draine. Il serait difficile de trouver une surface de quelque étendue et tout à fait plane, bien que de haut et de loin il en semble autrement. C'est un système compliqué de pentes et contrepentes, d'où partent quantité de ruisseaux et petites rivières qui se réunissent pour former un affluent de l'Itouri.

Le sol — une argile légère et sableuse, — menuisé par une multitude d'insectes qui le fouissent, à la manière des taupes et lombrics, n'offre qu'une résistance insuffisante aux tempêtes de pluie, fréquentes et furieuses ; l'eau ravine malgré les herbes. On voit combien la destruction est rapide quand on visite un de ces torrents après quelque bourrasque ; en suivant un ru jusqu'à son confluent avec une des artères principales, on constate quels dommages un abat-d'eau de plusieurs heures produit sur des surfaces relativement planes.